

Laure et Colombe
Bonnet



SILVER
scalpel

SILVER SCALPEL

Laure et Colombe Bonnet

SILVER SCALPEL

Roman

éditions du
Gros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique : Émilie Beaud
Mise en pages : Nord Compo*

© Éditions du Gros Caillou, 2025
Lyon

ISBN : 978-2-494202-21-4
www.editionsdugroscaillou.fr

*À notre maman,
qui nous a appris à lire et à écrire*

1

Février 2019

Le poids lourd réfrigéré circule presque seul sur l'autoroute A40, au niveau de Bourg-en-Bresse. Il est 4 h 20, l'aube est encore loin, et Valeri Gorelyck vient de reprendre la route après avoir dormi six heures dans sa cabine sur une aire d'autoroute. Il a mangé un croissant français après la frontière et il se sent en pleine forme. Il adore les croissants français, le croustillant et le vrai beurre mêlé au goût de brioche. Valeri Gorelyck a cinquante-quatre ans, il est né à l'époque soviétique et il a des plaisirs simples. Son patron lui est fidèle et le paie bien, car il ne touche pas à la vodka et ne porte aucun tatouage. Le patron a des exigences, ses cargaisons sont précieuses. Hors de question d'avoir un camion bloqué lors d'un contrôle routier, hors de question d'avoir un chauffeur louche qui pourrait attirer l'attention de la police ou être positif à un alcootest. Valeri a chargé sa marchandise à Ekaterinbourg il y a cinq jours et il a parcouru plus de quatre mille kilomètres, suivant le chemin qu'il connaît le mieux. Il déchargera sur la Côte d'Azur avant la fin de la journée. Ce soir, il dort à l'hôtel : buffet à volonté, baignoire et chaînes câblées. Valeri Gorelyck aime son travail.

Il est reparti tôt parce qu'il s'engourdissait dans sa cabine. Ce mois de février est froid, même en Europe de l'Ouest. Plus tôt il aura déchargé, plus tôt il pourra profiter de sa soirée de repos avant de rentrer à vide. Le voyage retour se fait toujours à vide. L'amortissement des trajets

n'intéresse pas son patron. Seule leur sécurité l'intéresse. Et Valeri Gorelyck est un homme de confiance. Il est prudent, très poli avec les forces de l'ordre, il ne s'éloigne pas du camion, il ne boit pas, il ne prend pas de médicaments et sa condition physique est excellente – tension parfaite, cœur de sportif. Aucune raison de s'endormir au volant ou d'avoir une défaillance. Il allume la radio pour écouter de la musique. Il aimerait bien écouter les informations, mais il ne parle pas un mot de français. Un peu d'allemand pour passer les frontières, et encore, peut-être dix mots essentiels. Les documents à présenter pour autoriser sa cargaison à circuler sont rédigés en russe et en anglais, il les présente à chaque contrôle, et tout se passe bien.

Dehors, il fait – 5 °C. Petit à petit, du brouillard s'épaissit dans la lueur de ses phares. Il décide de continuer quand même. Il ne roule pas depuis longtemps, il n'est pas fatigué.

Soudain, en approchant de Bourg-en-Bresse, le brouillard se transforme en bruine un peu plus dense qui reste gelée sur le pare-brise. Brouillard givrant. La prochaine aire est annoncée à vingt kilomètres. Il faut qu'il s'arrête et attende la fin de l'averse et le salage. Le camion s'engage dans une grande descente. La brume s'intensifie. Brusquement, en quelques secondes, elle se transforme en pluie verglaçante. Valeri tente de ralentir, mais le poids lourd glisse. Avec la pente, il prend de la vitesse. Surtout, la visibilité est très mauvaise, les essuie-glaces ne balayent plus le givre qui s'accumule sur le pare-brise. Valeri commence à paniquer. Son corps se couvre instantanément d'une fine sueur glacée. Il rétrograde pour utiliser le frein moteur, mais ce n'est pas un problème de frein, le camion est chargé et il n'arrive plus à le maîtriser. Son cœur bat à toute vitesse. Il y a sûrement une voie de détresse, mais il essaie surtout de viser le centre de la route, car il n'en aperçoit pas les bords. Si au moins il y avait comme chez lui un mètre de neige sur les côtés pour retenir le poids du camion fou. Devant lui, une courbe assez nette. Il ne la voit qu'au dernier moment, il donne un coup de volant et toute la remorque dérape et

chasse de côté sur la rambarde, qu'elle défonce. En un instant, tout est fini. Le camion gît couché sur le bas-côté, l'airbag a fonctionné, mais branches d'arbres et rochers ont défoncé le pare-brise.

À l'arrière, dans la remorque réfrigérée très abîmée par sa chute sur les roches, une cloison cachée derrière les yaourts a explosé. Cinquante minutes plus tard, à 5 h 10, un routier passe un appel d'urgence pour signaler l'accident. Les agents de la DDT, les hommes en jaune, sont débordés par le salage en cours. Quand les gendarmes arrivent sur les lieux à 5 h 45, les pompiers sont déjà en train de désincarcérer le chauffeur, mais il est trop tard, de toute façon. Le corps est emmené à la morgue, et on appelle des engins pour dégager l'épave. Seuls trois jeunes brigadiers restent sur place pour gérer la circulation aux abords de l'accident. L'équipe avec le matériel de déblayage n'arrive que vers 7 h 30 et les petits bleus sont frigorifiés. Les techniciens, munis d'une mini-grue, tentent de redresser le camion pour le hisser sur une grosse remorque. Mais en hissant le chargement, la marchandise se renverse sur le bas-côté : des tonnes de cartons de yaourts, puis un fût de 25 litres, en plastique bleu, bouché par un couvercle noir dont l'étanchéité est garantie par un cercle de métal. Le genre de contenant qu'on voit partout à la campagne, dans n'importe quelle exploitation agricole.

— De la gnôle ? demande en riant un des jeunes gendarmes.

— Du caviar ? Le camion vient de Russie, répond un autre.

Le couvercle fait un bruit de verre quand ils forcent sur la glace pour l'ouvrir. L'un d'eux se penche pour regarder puis se redresse aussitôt, d'un geste brusque, comme si on l'avait mordu. Quelqu'un allume sa torche et dirige le faisceau à l'intérieur. Le fût regorge de sanguinolentes petites poupées à forme humaine. Une forêt de mains minuscules, de petits pieds, de petites têtes aux visages inachevés moins grosses qu'un poing. Ils hésitent à reconnaître ce qui n'a jamais été offert à leurs regards : des fœtus. Ils appellent des renforts et demandent de prévenir les chefs à Bourg-en-Bresse. Ils précisent

qu'il faut sans doute faire venir le médecin légiste... mais ils ne sont pas très sûrs. Ils n'osent pas, d'eux-mêmes, nommer la découverte qu'ils viennent de faire.

Un peu plus tard, un technicien de la police scientifique plonge lentement sa main gantée, détache un corps du magma et le présente dans sa paume. La dépouille tient entièrement dans sa main. La tête chauve est démesurée, inclinée sur des membres minuscules. Un lacis de veines éteintes transparaît sur toute la surface du crâne. De son autre main, sans doute pour examiner un détail au niveau du cordon ombilical, le technicien tente de glisser avec précaution un index entre le coude replié et le ventre, mais la peau est si fine qu'elle se déchire à ce contact sur toute la longueur que touche le doigt, et reste collée au gant de latex.

Lors de l'autopsie des petits corps, les techniciens dénombrent trente-quatre fœtus, issus de grossesses menées pendant seize à vingt semaines d'aménorrhée, d'un poids compris entre 250 et 400 grammes. Ce développement est bien au-delà des délais légaux pour une IVG, et en deçà des possibilités de survie pour un nouveau-né. Et ce que révèle la conclusion des légistes, c'est que tous ces fœtus étaient bien formés et en bonne santé lors de l'arrêt de leurs fonctions vitales. Ils ne sont pas le fruit de fausses couches. Ce qui a interrompu leur croissance, quels qu'en soient les moyens et les raisons, est une intervention humaine et hors la loi.

2

Aussi légère qu'une aile d'oiseau, la petite main avait sous-estimé les réflexes d'Adhémér. Il sentit un mouvement de sa veste, pas plus qu'un souffle d'air. Ses doigts gantés s'abattirent vivement sur le frêle poignet, au bout duquel il vit son portefeuille. Sous le coup de l'agacement, Adhémér traîna le jeune pickpocket sur le quai du métro. L'enfant, le bras droit toujours entravé par sa poigne, eut le réflexe de lever son coude gauche pour protéger son visage des coups. Ce geste involontaire bouleversa Adhémér. Son jeune délinquant n'avait pas l'air d'avoir plus de huit ou neuf ans, et ses yeux noirs s'ouvraient démesurément. Il était terrifié, et mal nourri. Sous les doigts d'Adhémér, le poignet était malingre. Il pouvait apercevoir l'ossature du visage du petit voleur et des cernes profonds. Il hésitait sur sa nationalité. Il rassembla ses quelques rudiments d'albanais, et lui demanda pour qui il travaillait :

— *Për kë punoni ?*

L'enfant pinça la bouche, et Adhémér vit dans ses yeux qu'il avait parfaitement compris. Il ne s'était donc pas trompé. La mafia albanaise était puissante, ancienne et cruelle, avec un code d'honneur datant du xv^e siècle. Une profonde colère l'envahit, une colère noire et sourde. Il était impuissant pour le moment, mais il n'oublierait pas. De sa main gauche, Adhémér récupéra son portefeuille resté serré entre les petits doigts. Il sortit deux billets de 10 euros et les glissa dans la poche de son voleur.

Adhémar sortit du métro à la station Porte de Clichy et se dirigea vers la rue du Bastion. Au 36, siège de la Brigade de recherches et d'investigations financières, il salua d'un signe de tête le brigadier de l'accueil et prit l'escalier pour rejoindre son bureau. Il avait une audition compliquée qui l'attendait dans cinquante minutes, concernant du blanchiment d'argent dans des succursales étrangères.

Chaussures fraîchement cirées, gants en chevreau, costumes sur mesure ajustés à sa longue silhouette, Adhémar en imposait quand on le rencontrait. Il préférait ne pas avouer que les pantalons de prêt-à-porter lui arrivaient au-dessus des chevilles ou glissaient sur ses fesses maigrichonnes. Son éducation lui avait inculqué qu'une élégance sans défaut était une marque de politesse, un soin de soi qu'on prenait pour ne pas déplaire. De plus, il devait quotidiennement affronter des prévenus en col blanc, dont les crimes ne portaient pas de taches de sang visibles. Ces gens-là étaient puissants, se sentaient hors d'atteinte. Ils s'armaient d'avocats efficaces, agressifs. L'apparence irréprochable d'Adhémar était sa façon de se sentir sûr de lui, d'imposer une présence intimidante, de ne laisser aucune prise à des attaques verbales, ou à des insultes auxquelles à la longue il aurait été sensible.

Il croisa l'adjoint-chef, Marco, qui l'informa que la patronne était en réunion au ministère. Adhémar s'entendait bien avec lui. Marco avait une mémoire redoutable et l'esprit vif malgré un air perpétuellement étonné.

— Marco, est-ce qu'il y a une enquête en cours sur le clan des Albanais qui sévissent dans le métro ?

— Elle a été confiée à Aïssa.

— Bien. Au fait, bonne chasse, ce week-end ? demanda Adhémar.

Il appréciait la passion de Marco pour la chasse photographique. L'adjoint-chef avait déjà réalisé des clichés exceptionnels. Il lui était même arrivé de publier certaines de ses images dans des revues spécialisées. Marco sortit son téléphone et montra son trophée : un martin-pêcheur bleu et roux saisi à l'instant où il effleurait l'eau

opaque d'une rivière. Adhémair admira la photo parfaite, le reflet de l'eau d'une densité de métal, les ailes colorées déployées dans un arc irisé de soleil. Un exploit de patience, aussi, car l'oiseau était difficile à observer. Adhémair le savait bien. Il avait passé des heures dans la forêt avec son père. Chasseur et antiquaire, celui-ci lui avait transmis le goût des choses précieuses et la connaissance des bêtes sauvages.

Le martin-pêcheur fréquente le bord de l'eau, qu'elle soit courante ou stagnante, à condition qu'elle soit claire. Et poissonneuse.

Adhémair entra dans le bureau qu'il partageait avec sa collaboratrice, le lieutenant Daphné Quenot. Elle était déjà au travail, absorbée dans un dossier. Elle leva le nez pour l'accueillir.

— Bonjour, capitaine !

Malgré sa mine fraîche, sa peau fine accusait la fatigue, et une discrète touche bleutée cernait ses yeux.

— Comment s'est passé votre week-end ? demanda Adhémair.

— J'ai un peu abusé, comme d'habitude, avoua-t-elle en souriant.

Son sourire dévoila ses dents de perle. Avec son halo de cheveux blonds et flous, elle avait l'air d'un angelot. Adhémair s'en amusait, mais il savait qu'il ne fallait pas s'y laisser prendre.

— Je constate en tout cas que ça ne vous empêche pas d'être à votre poste avant moi, et je vous en félicite.

— Ravie que vous mesuriez mon mérite !

— Vous êtes jeune, c'est ça votre mérite.

— Vous n'êtes pas si vieux.

— Un jour, vous n'épongerez plus aussi facilement vos excès.

— Vous venez d'avoir trente-quatre ans en mars, ça ne vous fait que trois ans de plus que moi...

— Vous devriez ralentir.

— Vous me faites la morale ou vous plaisantez ? Ce week-end, j'ai baisé une grande brune tout à fait divine. Avec des seins qui tiendraient cinq rangs de perles, en volume et en fermeté, ajouta-t-elle.

Cinq rangs de perles ! Je crains que malheureusement vous n'en ayez pas fait autant, capitaine ?

Adhémard décida de ne pas relever la provocation amicale, à laquelle il était habitué.

— Mon week-end n'était pas mal non plus, lieutenant, se contenta-t-il de répondre.

— Ah oui ? C'est vrai que vous aviez prévu d'aller chez votre mère. C'est sûrement sans comparaison.

— Non, c'est le week-end prochain que je descends chez mes parents.

— Oh ! Je me souviens ! Vous aviez une compétition. Vous avez gagné ?

Adhémard grimaça.

— Vous êtes tombé ? À voir votre tête, je parie que vous êtes tombé ! insista Daphné avec malice.

Adhémard haussa les épaules. Les épreuves ne s'étaient pas déroulées comme il l'aurait souhaité.

*

Le capitaine Adhémard de Saint-Rémand affichait un air indifférent, mais il était en réalité entièrement concentré sur sa proie. Il en viendrait à bout avant la fin de la journée, il en était sûr.

— Vous ne vous asseyez pas, capitaine ?

Il grimaça involontairement à cette idée et fit non de la tête. Un sourire moqueur traversa brièvement le visage de Daphné, qui n'insista pas. Pour le moment, il préférerait rester debout et dominer son interlocuteur.

Le martin-pêcheur se tient à l'affût sur un point haut, la tête et la queue agitées de mouvements nerveux.

— Vous êtes un entrepreneur prospère, monsieur Lazieur, avec une compétence reconnue dans certains moulages rares de plaques

de béton préformées, et vous vous êtes notamment implanté en Ouganda. On est d'accord ?

— Tout à fait, répondit le chef d'entreprise du ton de celui qui s'agace qu'on l'ait convoqué pour lui faire perdre son temps si important.

Après l'avoir poliment accueilli et installé, le lieutenant Quenot gardait ses distances. Elle plongeait son visage fin, masqué par les grosses lunettes qu'elle mettait pour lire, dans une pile de dossiers qu'elle faisait semblant de découvrir. D'un point de vue strictement physique, elle aurait été qualifiée d'ordinaire, mais sa vivacité lui conférait un charme puissant. Ses cheveux blonds caressaient ses épaules presque nues qui émergeaient de son débardeur, une allure sportive qui détonnait parmi les costumes stricts de ses collègues.

— En Ouganda, reprit Adhémar, vous avez alors décidé d'investir dans la culture du cacao. Une idée de précurseur, monsieur Lazieur ! Vous aviez la passion du jardinage ?

— Vous vous croyez drôle ?

— Cette dernière question peut paraître déplacée. Toutefois, vous avez eu là une idée étonnante, monsieur Lazieur. D'où vous est-elle venue ?

— De l'augmentation des cours du cacao.

— Mais pourquoi l'Ouganda ?

— C'est l'Afrique.

— C'est vrai, mais ce n'est pas un pays producteur de cacao. Enfin, vous avez eu du nez, car depuis trois ans, la production ougandaise ne cesse de croître, ainsi que le cours du cacao. En 2013, les revenus du cacao que vous avez déclarés dans votre entreprise s'élèvent à 6 352 220 dollars. Vous confirmez ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Daphné, l'air absorbé par ses feuilles, s'adressa à lui sur un ton désinvolte.

— Une année exceptionnelle, n'est-ce pas ?

- Une bonne année, oui.
- De combien d’hectares de plantation êtes-vous propriétaire, monsieur Lazieur ?
- Vous ne l’avez pas dans vos fiches ? Renseignez-vous.
- Adhémar reprit la main. Il ne consultait pas de fiche. Tout était dans sa tête.
- D’après nos renseignements, vous possédez 10 052 hectares et 368 ares, mais je me demandais s’il n’y avait pas une erreur.
- Vous êtes pointilleux, dit Lazieur.
- Dans sa bouche, cela n’avait rien d’un compliment. Il commençait à s’énerver.
- Cette remarque arracha à Adhémar un demi-sourire.
- Alors ? Qu’avez-vous à nous dire à propos de ces 10 052 hectares et 368 ares ? insista-t-il.
- Je possède en Ouganda 10 000 hectares de plantation. Le reste constitue ma propriété résidentielle, son parc et mes biens immobiliers dans la capitale.
- Bien, bien, bien. J’imagine que vous surveillez les cours du cacao.
- Plutôt deux fois qu’une. Ce mois-ci, ils dépassent les 3 000 dollars la tonne.
- Et en 2013, vous vous souvenez ?
- C’était un peu plus bas, mais c’était pas mal quand même.
- Quel est le rendement à l’hectare d’une plantation de cacao, monsieur Lazieur ?
- Exactement, je ne saurais pas vous dire.
- Si ce n’est pas exactement, dites-moi approximativement.
- Comme ça, de but en blanc, comment voulez-vous que je réponde ?
- Vous voyez, vous n’avez pas pris au sérieux ma question sur le jardinage, mais je me demandais si vous aviez quelques notions

d'agronomie. Vous utilisez la variété dite « Mercedes », monsieur Lazieur ?

Adhémar usait à dessein de la répétition du nom de ceux qu'il interrogeait, ça lui donnait du poids, et peu étaient capables de répliquer par du « monsieur de Saint-Rémand » sans se ridiculiser.

— Vous n'auriez pas dû me convoquer tout seul, vous auriez dû faire venir toute l'équipe si vous aviez ce genre de question.

— Nous n'excluons pas de les entendre également.

— Moi, je pensais qu'on allait parler chiffres.

— On y arrive.

Lorsqu'un poisson est repéré, le martin-pêcheur quitte son perchoir d'un vol oblique rapide et vient percuter la surface de l'eau pour se saisir du poisson.

Adhémar sourit le temps d'un éclair, puis son visage reprit son expression placide.

— Votre plantation est jeune. En 2013, elle a trois ans. Mettons que vous avez planté la variété dite Mercedes : une obtention récente, une mise à fruits rapide, une très bonne productivité. Une très bonne productivité pour le cacao, c'est très simple à se rappeler, monsieur Lazieur, c'est une tonne à l'hectare. C'est pratique, facile à calculer, on ne se perd pas dans les chiffres. Vous exploitez 10 000 hectares. En 2013, le cacao s'est vendu en moyenne 2 700 dollars la tonne, ce qui vous fait une recette brute de 27 millions de dollars. Or vous en déclarez plus de 6 millions. Admettons que la récolte ait été merveilleuse, que vous ayez atteint les deux tonnes par hectare, nous n'atteignons pas encore le solde que vous avez déclaré.

— Et alors ?

— Et alors il y a de l'argent en trop.

— C'est bien français, ça, de dire qu'il y a de l'argent en trop. Vous me faites rire. Si j'ai tout déclaré, c'est que tout est bon, que je n'ai pas caché d'argent, que j'ai payé tous mes impôts.

— C'est réconfortant de savoir que vous êtes un criminel patriote, monsieur Lazieur. Malheureusement, je ne suis pas agent du fisc, je suis capitaine de police judiciaire et financière.

— Mais enfin, on parle de l'Afrique, là. Les choses ne fonctionnent pas là-bas comme ici ! Dans les pays mal développés, on fait de la diplomatie par le commerce.

— Figurez-vous que la diplomatie est ma spécialité, remarqua Adhémair en relevant un sourcil. C'est ma formation initiale. Mais j'ai, quant à moi, une conception plus *littéraire* de la diplomatie, monsieur Lazieur.

L'industriel s'était présenté sans avocat. Ce genre de délinquant avait tendance à sous-estimer les auditions à la BRIF. Il n'allait sans doute pas tarder à vouloir en appeler un. Il devait commencer à comprendre qu'ils savaient qu'il blanchissait de l'argent par surfacturation. Adhémair n'ajouta rien et jeta un regard éloquent à Daphné. Il était temps de marquer une pause afin que le prévenu réfléchisse un peu à sa situation. Ils le laissèrent seul dans le bureau sous le regard discret d'un brigadier et allèrent se servir un café au calme.

— Pas mal du tout, capitaine, le complimenta Daphné. Version « putain de chien de chasse ». Magnifique ! Vous n'auriez pas une sœur ? Une chienne racée dans votre genre ?

— Si j'en avais une, je vous la cacherais pour lui épargner vos plaisanteries de salle de garde.

— Mes plaisanteries de salle de garde ! Capitaine, quand je vous entends parler, j'ai l'impression de porter une cotte de mailles et un heaume avec des plumes. C'est ce que je préfère dans le fait de bosser avec vous, on a l'impression de jouer à Donjons et Dragons.

— Donjons et Dragons ? Qu'est-ce que c'est ?

Daphné éclata de son rire franc et lumineux.

— Votre initiation serait trop longue, *Maistre*. Allons plutôt bouter les scélérats hors de leur blanchiment d'argent.

Ils retournèrent dans le bureau où était interrogé leur suspect. Un sourire amusé flottait encore sur le visage de Daphné quand elle remit ses grosses lunettes en approchant son siège à roulettes et qu'elle s'adressa à Lazieur avec une cordialité pleine d'allant.

— Bien. À nous, monsieur Lazieur. Vous m'excuserez de garder le nez dans mes notes, mais je vais maintenant éplucher avec vous toutes les rentrées et sorties d'argent de chacun de vos trois comptes d'entreprise pour l'année 2013.

Cela faisait maintenant quatre-vingt-seize minutes que Daphné maintenait la pression pour faire justifier à M. Lazieur tous les mouvements d'argent, les comparant avec des copies de factures émises, soulignant les factures manquantes et les factures louches. Adhémarr attendait son tour avec des documents attestant que la société avait touché de l'Union européenne des aides humanitaires au développement, alors que l'entreprise n'avait appliqué aucune des mesures promises. Cela n'avait pas de lien direct avec le blanchiment d'argent, mais déstabiliserait leur gibier qui avait mangé à trop de râteliers. Puis il porterait le coup de grâce, en prouvant que de l'argent avait été versé à une entreprise fictive. Il en salivait d'avance. Ce type exploitait des enfants dans ses plantations de cacao, il les exposait sans masque aux produits phytosanitaires. Il le coincerait par l'argent là où il ne pouvait pas le punir pour des actes qui, s'ils n'étaient pas illégaux, étaient certainement immoraux. C'est quand il arrivait à coincer ce genre de salopard qu'Adhémarr trouvait un sens à son travail. Mais avant qu'il ne puisse reprendre, Marco frappa et passa la tête dans le bureau.

— Capitaine, est-ce envisageable que le lieutenant Quenot poursuive seule cette audition un moment ? La commissaire vient de rentrer du ministère et elle voudrait te parler.

Les deux collègues ne laissèrent pas paraître leur surprise, mais ce genre d'interruption était assez rare.

La commissaire était une femme élancée d'une cinquantaine d'années, le visage encadré par une coupe carrée gris-blond, et qui devait garder sa distinction même en pyjama. Là-dessus, Adhémair et elle ne déparaient pas. Une reconnaissance de classe aurait pu leur tenir lieu d'intimité, mais la nature de leur relation avait toujours été assez rude. Adhémair n'avait pas l'impression d'être reconnu à sa juste mesure, et il aurait souvent voulu qu'on lui confie des enquêtes plus importantes.

— Comment va votre russe, capitaine ?

— Comme le monde. Il s'use, madame la commissaire, à mesure qu'il grandit.

— Que faites-vous dans la police, Adhémair ? Si c'était pour citer Shakespeare à tout bout de champ, vous auriez dû faire du théâtre. Ou bien rester dans la diplomatie.

— Je n'avais pas assez de goût pour la représentation, dans aucun de ces deux arts.

La commissaire lui jeta un coup d'œil, le temps de digérer sa réponse, et ne trouva pas de réplique.

— Pour en revenir à votre russe, j'ai l'occasion de vous proposer de le dérouiller. Nous avons une affaire à creuser, qui semble impliquer un trafic de tissus humains entre la Russie et la France. Un camion frigorifique a eu un accident sur l'A40 avec une cargaison très morbide à bord. Il y a sans doute un réseau mafieux là-dedans, ça nous semble indispensable d'y joindre des officiers de la BRIF. Mais il faut un russophone. Je peux compter sur vous ?

— Le capitaine Struve n'est pas disponible ? demanda Adhémair avec une pointe d'ironie.

— Non, il ne veut pas lâcher son affaire en cours.

— Bien sûr. Je veux dire, bien sûr, vous pouvez compter sur moi.

— Voilà les dossiers de l'affaire. Vous travaillez en équipe avec Quenot ?

— En toute logique. Ça vous pose un problème ?

— Non, bien sûr que non, pourquoi ça me poserait un problème ?

Je ne vois pas de problème. Le lieutenant est un agent compétent. Tant que vous arrivez à faire équipe...

Embarrassée, la commissaire ne termina pas sa phrase. Adhémar était piqué par l'insinuation au sujet de sa collègue.

— Pourquoi n'arriverions-nous pas à faire équipe ?

— Ça ne s'est pas toujours bien passé dans ses précédentes affectations.

— Mais elle est compétente.

— Bien sûr.

— Alors *elle* n'est pas le problème.

La commissaire se redressa, les lèvres pincées, les mains à plat sur son bureau.

— Qu'est-ce que vous faites encore là, capitaine ?

3

Dans un des angles d'une vaste pièce lumineuse, Charlie travaillait avec plusieurs ordinateurs qui occupaient une table entière. Elle partageait l'open space avec trois collègues, tous des hommes, attelés au même genre de tâche. Dans ce bâtiment ultramoderne de la technopole en périphérie de Bordeaux, ils œuvraient à l'amélioration et à la mise à jour du logiciel d'un robot d'assistance chirurgicale.

Charlie portait à ses lèvres son mug de thé brûlant quand leur chef entra.

— Salut les loupiots ! les interpella-t-il.

Anthony était le directeur du département de bio-informatique de Silver Scalpel. Grand, mince, avec un bouc et des lunettes à bords épais, il portait aujourd'hui une chemise à motifs flamants roses et un jean slim. L'archétype du hipster. Les quatre jeunes ingénieurs ôtèrent leurs casques et firent pivoter leurs sièges dans sa direction. Anthony les regarda l'un après l'autre, puis lâcha, comme en s'excusant :

— L'un d'entre vous doit aller aider Mirgue.

Personne ne broncha. Les garçons fixèrent leurs doigts, ou des papiers près d'eux, n'importe quoi en dessous du niveau des yeux d'Anthony. Ce dernier soupira, se gratta la tête et prit sa décision :

— Charlie, tu y vas.

Charlie se leva, blême. Son collègue de gauche articula silencieusement le mot « bi-zu-tage ». Charlie se redressa fièrement, en tâchant

de cacher son angoisse. Elle voulait faire bonne impression. C'était son tout premier poste.

Mirgue était le chef de la sécurité de l'entreprise, et l'ami le plus ancien et le plus intime du grand patron, Rostand Condrieux. Depuis quelques semaines qu'elle avait intégré l'entreprise, elle ne l'avait jamais rencontré, mais c'était une légende parmi les employés. Avant de le solliciter pour quoi que ce soit, on se demandait d'abord si on en avait vraiment besoin. Et une fois sur deux, on concluait que, finalement, on allait s'en passer. Mirgue était rarement dérangé pour rien.

Charlie lissa sa robe à fleurs pour se donner une contenance, puis se dirigea vers le bureau central de la sécurité.

Elle avait toujours été une élève modèle, discrète et brillante, avec l'envie de bien faire chevillée au corps. Elle avait grandi dans le Gers, où sa mère tenait des chambres d'hôtes qui accueillaient beaucoup d'Anglais. Très à l'aise dans cette langue, Charlie avait obtenu une bourse pour suivre des études pointues dans le domaine des biotechnologies au prestigieux MIT¹. Là-bas, personne ne reconnaissait son petit accent du Sud-Ouest. Il n'était pas un obstacle chez ses interlocuteurs pour prendre la pleine mesure de son intelligence. Mais la vie aux États-Unis n'avait rien de ce goût raffiné qu'elle aimait chez les Anglais qu'elle avait connus, et ses études achevées, elle était revenue chez sa mère. En France, tous les postes qu'elle pouvait souhaiter lui tendaient les bras. Elle avait choisi Silver Scalpel, l'empire Condrieux. Elle rêvait de rejoindre un jour une équipe de recherche et développement de l'entreprise, mais il fallait commencer petit.

Et manifestement, si petit qu'on l'envoyait faire ce que personne d'autre ne voulait faire.

¹ L'université du Massachusetts Institute of Technology (MIT) est considérée comme l'une des meilleures au monde dans le domaine de la science et de la technologie.

Elle poussa la porte et la referma avec une telle délicatesse que Mirgue l'entendit à peine pénétrer dans la pièce. Cette douceur feutrée le surprit et calma son énervement. Il avait un goût prononcé pour le silence. Il avait entendu trop de cris.

Le géant regardait les gens d'en haut, avec un visage qui inspirait la crainte. Il donnait l'impression qu'il était capable de vous embrocher d'un seul coup de tête malgré de grands yeux humides, un peu vides, bordés de longs cils.

Charlie se présenta, tremblante, et le visage du Béarnais s'adoucit au son de l'accent du Gers. Enfin une qui n'était pas parisienne ! En le regardant mieux, Charlie eut l'impression de distinguer dans le regard du géant musculeux un air de petit garçon désarmé, et sa crainte s'évapora.

Mirgue n'aimait pas demander de l'aide.

— Je l'ai bloqué, souffla-t-il en désignant son ordinateur d'un geste lourd du mépris qu'il ressentait pour la délicatesse de la machine.

— Comment ça, bloqué ? demanda Charlie en fronçant les sourcils.

— J'accède à ma session avec un code à douze éléments, et au bout de trois essais, ça se bloque. Là, c'est bloqué.

— Vous aviez oublié votre code ?

— Non, je l'ai écrit sur un papier. Mais il veut pas de mon mot de passe, il se bloque. C'est pas la première fois.

Charlie ne fit pas de commentaire, même si elle pinça un peu le nez à l'idée d'écrire à côté de l'ordinateur un code d'accès secret. Mirgue lui céda sa place. Grâce à ses propres identifiants, elle pénétra dans le codage du logiciel de la sécurité. Elle se pencha sur l'écran et tapa rapidement quelques raccourcis clavier, puis elle observa les séries qui s'affichaient. Elle déverrouilla le système et fit réapparaître la page d'accueil.

— Montrez-moi comment vous faites, demanda-t-elle en se levant.

L'ordinateur était un Mac dernier cri, avec un fin clavier moderne, où les touches affleuraient à peine. Tandis que Mirgue s'appliquait avec deux index, Charlie constata que ces touches presque à ras étaient une catastrophe pour ses gros doigts malhabiles, aux extrémités désensibilisées par les cals et la corne. Il enchaînait les erreurs de saisie.

— Je crois qu'on peut améliorer les choses, dit gentiment Charlie. Vous m'attendez dix minutes ?

Elle sortit pour aller fouiller dans une salle qui servait de débarras. On y entassait du matériel obsolète, mais dont des éléments pouvaient encore servir, d'autant que certains des informaticiens aimaient faire des expériences et bricoler des systèmes en récupérant des éléments. Quand elle pénétra de nouveau dans le bureau de Mirgue, celui-ci fut encore surpris par sa discrétion. Cette fille avait vraiment une délicatesse qui lui plaisait. Peut-être était-il trop habitué à ce que cette pièce ne soit fréquentée que par de gros bras qui poussaient trop fort les portes.

Charlie lui avait déniché un vieux clavier en plastique avec de grosses touches bruyantes. Il l'essaya, et il apprécia tout de suite la différence. Voilà une gamine pas prétentieuse et qui avait un peu de jugeote. S'il était lent, Mirgue n'était pas idiot. Mais l'ordinateur cristallisait tout ce qui lui échappait dans la vie. Quand il devait rédiger un rapport, les erreurs de saisie finissaient toujours par le rendre fou. Le rouge qui soulignait ses fautes le ramenait inmanquablement aux copies rayées de son enfance, pour le très court temps de sa vie où il avait mis les pieds à l'école. Charlie, de son côté, regardait la satisfaction du géant avec une certaine sympathie et se demandait pourquoi il terrorisait tous ses collègues. Il tourna vers elle ses grands yeux bleus un peu mornes, et il déclara avec une certaine mollesse :

— Maintenant, je veux que ce soit vous qui veniez chaque fois que j'ai un problème. Pas les autres. Je préviendrai Anthony.

D'un point de vue humain, Charlie se sentait flattée. Mais au regard de ses qualifications de bio-informaticienne, elle avait quand même des missions plus pointues à accomplir.

Alors elle ne savait pas trop si c'était une bonne nouvelle ou pas.



www.editionsdugroscaillou.fr

Lorsque le capitaine Adhémar de Saint-Rémand et son adjointe le lieutenant Daphné Quenot se lancent dans une enquête impliquant un trafic de fœtus humains, ils ignorent que cette affaire les mènera jusqu'aux eaux turquoises de la Barbade. Envoyé sur place pour le compte de la brigade financière, le duo découvre vite que dans le plus grand secret, une unité de recherche scientifique met au point une innovation révolutionnaire.

Entre morale et convictions personnelles, les deux enquêteurs devront se confronter à leurs propres limites. Jusqu'où seront-ils capables d'aller pour déceler la vérité ?



La plume légère des sœurs Bonnet embarque le lecteur dans un récit explosif et teinté d'humour où l'aventure ne connaît aucun repos.

21€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-494202-21-4